

C'est la drogue qui monte, qui monte... La coke au dope niveau

TEXTES SACHA MAGUIRE

En dix ans, la consommation de cocaïne a doublé en France. Autrefois réservée à la jet-set ou aux toxicomanes patentés, elle attire désormais les jeunes gens issus des classes moyennes. La région n'échappe pas à la règle. Considérée comme festive, assimilée au champagne dans certains cercles, la cocaïne reste une drogue dure aux effets pervers, dont il est parfois très difficile de se défaire.

C'est une fête comme il en existe des dizaines chaque semaine dans la métropole lilloise. Un anniversaire automnal. La grande maison des parents qu'on emprunte pour le week-end. Une quarantaine d'invités, trentenaires actifs. Beaucoup d'architectes, de graphistes, et quelques enseignants. Parmi eux, Tristan, trente ans, prof d'arts plastiques dans un collège de Roubaix. Au cours de la soirée, vers minuit, une fille l'aborde. « J'ai vu tout de suite

qu'elle en avait pris : elle parlait sans arrêt et avec enthousiasme de trucs complètement inintéressants. » À partir de cet instant, Tristan n'a qu'une envie : repérer le généreux donateur de cocaïne parmi les convives. « Je suis monté à l'étage. Il y avait un attroupement devant les toilettes. J'ai attendu. On m'en a proposé. » Un sniff à l'aide d'un ticket de métro roulé. Effet immédiat. « J'ai dansé avec une copine de manière très sensuelle pendant près d'une heure... » La première fois que Tristan a pris de la cocaïne, il avait vingt-sept ans. « Lors d'un apéro, un copain a jeté un sachet de deux grammes sur la table en disant "Cadeau", comme d'autres apporteraient une bouteille ou des cacahuètes. » Le cadeau provenait d'une saisie effectuée sur des trafiquants, le copain

en question étant... jeune commissaire de police !

Ils ont entre vingt et quarante ans, gagnent plutôt bien leur vie et ne rechignent pas à sniffer une petite ligne de temps à autre. Phénomène parisien réservé autrefois à la jet-set, la cocaïne a conquis depuis cinq ans les classes moyennes et aisées de la région au fur et à mesure que son prix chutait [voir encadré « Une consommation en plein boom »]. La plupart du temps dans un contexte festif. « Avec la coke, ta perception n'est pas perturbée. Tu es sûr de toi et les filles adorent... Ça décuple ta capacité à te passionner pour quelque chose. J'ai déjà parlé de Marcel Proust à quelqu'un, les larmes aux yeux... », se souvient Tristan.

« Avec la cocaïne, t'es sûr de réussir ta soirée : tu brilles en société, t'as un avis sur tout. Quand t'as trop bu, tu en prends, tu redeviens clair en deux secondes, et le lendemain, t'es frais comme un gardon. » C'est Samuel qui parle. Vêtements à la mode, affable et souriant, le jeune homme de vingt-neuf ans suit des études paramédicales à Lille. Il a découvert la cocaïne alors qu'il était saisonnier à Saint-Martin, une île des Caraïbes connue pour son ambiance festive. À raison de plusieurs lignes tous les soirs, après le service. « Ça me redonnait la pêche pour faire la fête après le boulot. » Depuis qu'il est revenu dans le Nord, il n'en consomme quasiment plus. Sauf occasion exceptionnelle. « J'ai une ex-bande de copains du lycée. Quand on se retrouve, pour marquer le coup, on met 20 euros chacun et on s'achète un gramme. »

Booster de performances

À écouter ces nouveaux usagers, totalement décomplexés, ils contrôlèrent parfaitement leur consommation en la limitant aux rassemblements festifs et en la circonscrivant dans le



© CHRISTOPHE LEFÈVRE



Consommée surtout pour faire la fête. ♦

© MAXPPP

temps. Cette « illusion de gestion » que dénonce Jean Harbonnier, psychiatre addictologue lillois : « Comme il y a peu de manque physique, les gens ont l'impression de pouvoir gérer leur consommation... »

« Ce produit s'inscrit parfaitement dans une époque qui exige de donner le meilleur de soi. »

[lire son interview page 25]. Alors ils cèdent aux charmes de la coke à raison d'une ou deux fois par mois. Chez soi entre amis, en boîte ou dans les clubs et bars branchés des grandes villes de la région. Principalement à Lille. Les bars du Vieux Lille et les « rues de la soif » – Masséna et Solferino – reviennent souvent dans les conversations. Jamais en solitaire, toujours en groupe. « Seul dans son coin, ça n'a aucun intérêt », juge Jean-Baptiste, graphiste de vingt-six ans qui se souvient d'une nuit blanche au carnaval de Dunkerque avec des amis « alors qu'avant d'en prendre en début de soirée, j'étais complètement crevé ». Excepté dans certains métiers du spectacle ou du monde de la nuit où la frontière reste floue entre sortie et travail, hormis le secteur de la restauration soumis à des cadences épuisantes, très peu de ces nouveaux usagers prennent de la cocaïne dans le cadre du boulot. De même, ils resteront sobres s'ils ont une importante

réunion de travail le lendemain. Si quelques étudiants, comme Maxime, trente-quatre ans, aujourd'hui avocat, s'en servent pour réviser – « Jamais je ne me suis autant passionné pour des textes administratifs » –, le phénomène reste rare. Aborder les filles quand on est timide, dessaouler quand on a trop bu, « être dans le son » lors d'une party musicale, relancer la machine quand on est fatigué, avoir une érection au moment opportun... Dans un contexte festif, la cocaïne, dont la consommation est deux fois plus importante chez les hommes que chez les femmes, semble parée de tous

les bienfaits. « Ce produit s'inscrit parfaitement dans une époque qui exige de donner le meilleur de soi, de se dépasser, d'être performant sexuellement et professionnellement, d'atteindre rapidement les objectifs que l'on vous fixe », souligne Laurent Plancke, sociologue au Cèdre bleu, association lilloise de prévention en addictologie. Il observe le phénomène de démocratisation de la cocaïne dans la région depuis quelques années, et il ne compte plus les entretiens annulés à la dernière minute avec des usagers réticents à témoigner. « Même sous couvert d'anonymat, le resta-



Une consommation en plein boom

En 2010, 1,5 million de Français entre onze et soixante-quinze ans avaient expérimenté au moins une fois la cocaïne, et 400 000 en avaient consommé au cours de l'année. C'est deux fois plus qu'il y a dix ans, trois fois plus qu'en 1990. Aujourd'hui, 11 % des jeunes hommes entre vingt-six et trente-quatre ans ont déjà pris de la cocaïne, contre 4 % des femmes du même âge. C'est le deuxième produit illicite le plus consommé, mais loin derrière le cannabis, déjà essayé par 13,4 millions de personnes.

Dans le Nord-Pas-de-Calais, la tendance est la même qu'au niveau national. Chez les jeunes, la consommation de cocaïne est cependant moins

élevée : 2 % des dix-sept ans avouent en avoir consommé, contre 3,2 en France. Une différence qui peut s'expliquer par un niveau de vie plus bas, et par le succès de l'ecstasy dont l'usage est en revanche beaucoup plus soutenu dans la région qu'ailleurs en France. En raison de la proximité des grossistes belges et néerlandais, le Nord possède cette autre particularité que le prix du gramme de coke y est moins élevé qu'ailleurs : entre 50 euros et 60 euros, contre 70 euros en Bourgogne ou en Bretagne.

Chiffres tirés du baromètre santé de l'Observatoire des drogues et des toxicomanies daté de juin 2011.



27 mai 2008, boulevard de Belfort à Lille, spectaculaire opération anti drogues : perquisitions, interpellations... Les cocaïnomanes s'approvisionnant dans la rue consomment souvent plusieurs drogues à la fois.



Surveillance policière à Calais.



22 décembre 2010, saisie douanière au terminal du tunnel sous la Manche.

rateur, le journaliste ou le cadre dirigeant a tout à perdre en révélant qu'il consomme de la cocaïne. » Il n'empêche, le phénomène est bien là. Et inquiète nombre de spécialistes conscients de la nature piègeuse de cette drogue qui donne l'impression d'accéder au bonheur sans risque d'addiction. Inquiets aussi parce qu'elle touche de plus en plus les dix-sept-vingt-cinq ans, à qui elle fait beaucoup moins peur que par le passé, et qui lui trouvent la même utilisation sociale que l'alcool.

« Jouir à mort tout de suite. »

« Il y aura de la neige avant Noël », avait prévenu Hugo d'Alessandro, directeur de Spiritek, association de prévention et d'accompagnement des usagers qui œuvre depuis 1996 dans les lieux festifs de la région. Il se souvient très bien de l'afflux de la cocaïne sur le marché nordiste fin 2005. « Une véritable déferlante : on en trouvait partout, à un prix défiant toute concurrence. » La banalisation de l'image de la cocaïne chez les jeunes ? Il l'observe tous les jours, accompagnée d'une tendance à se « charger » de plus en plus tôt en soirée et de plus en plus jeune. « Être ado aujourd'hui est moins facile qu'il y a quelques années. Les jeunes ne veulent pas se projeter dans l'avenir et nous disent : "Vu ce qui nous attend, autant jouir à mort tout de suite." »

Pour ceux qui n'ont pas de ressources stables, la cocaïne reste néanmoins un produit de luxe. Huit fois moins chères, l'ecstasy ou les amphétamines restent les substances les plus consommées

pour s'éclater sur les pistes des mégadancings belges.

La consommation plus régulière reste le fait de gens plus âgés, installés et disposant d'une source de revenus. Ce sont eux qu'une jeune sociologue lilloise – qui préfère rester anonyme pour ne pas se « griller » auprès de ses sources –, a rencontrés pour les besoins de sa thèse sur les usages récréatifs cachés de la cocaïne. Depuis un an et demi, elle a interrogé plus de quatre cents amateurs de cocaïne habitant la métropole lilloise. « Pour beaucoup, c'est comme du champagne, résume-t-elle. Ils ont tous commencé par d'autres produits en étant plus

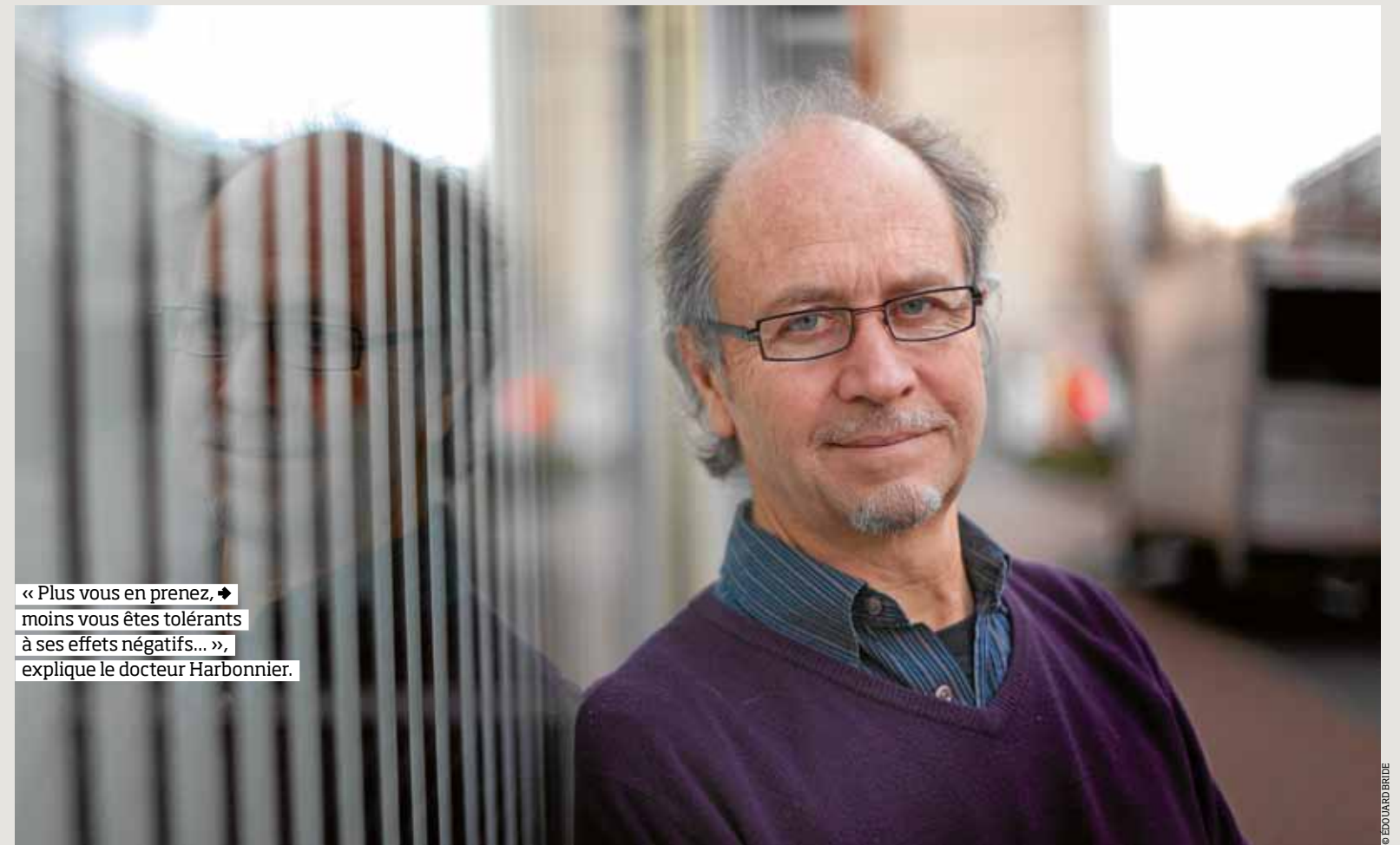
« Avec la coke, tu déprimes deux ou trois jours après en avoir pris, et ça t'incite à en reprendre. »

jeunes : ecstasy, champignons, speed dans les boîtes en Belgique. Ils en ont vu les excès, mais gardent la coke, car c'est la plus subtile et la plus agréable. La plupart me disent : "J'ai arrêté les drogues, mais je continue à prendre de la cocaïne de temps en temps", avec cette idée qu'on aime les bonnes choses. » Une manière de rester jeune pour ces ex-fêtards engoncés dans la routine du travail et de la vie de famille. Le plaisir aussi d'appartenir à un clan, un club d'initiés avec ses codes et ses rites.

« Avec le risque pour les plus accros de restreindre leur réseau relationnel aux gens également consommateurs », pointe Laurent Plancke. Et si le groupe

agit parfois comme modérateur – « Quand l'un s'éloigne trop de la norme, les autres le rappellent à l'ordre et lui font comprendre qu'il abuse », tient à préciser la sociologue lilloise – cela ne suffit pas toujours. Ainsi Frédéric, trente-quatre ans, chargé de communication, a vu un de ses amis du même âge sombrer en quelques mois. « Les fêtes ne se limitaient plus aux vendredis et samedis. Il sortait et consommait de la coke tous les soirs. En journée, il passait sans cesse de l'euphorie à la déprime. Il a fini par ne voir que les amis avec qui il en prenait régulièrement et qui contribuaient à dédramatiser son état. Il a réagi quand son fils lui a demandé pourquoi il ne dormait plus avec maman et que sa femme lui a posé un ultimatum : elle ou la fête. Depuis, il est en cure. » Un sevrage qui devra s'accompagner pour l'ami de Frédéric d'une volonté indéfectible d'arrêter, tant les traitements sont à l'heure actuelle inopérants [voir l'interview du docteur Harbonnier]. « J'ai arrêté parce que ça reste une drogue dure. Le cannabis ou l'alcool, tu as une gueule de bois le lendemain. Avec la coke, tu déprimes deux ou trois jours après, et ça t'incite à en reprendre. » Depuis qu'il a eu sa première fille, il y a cinq ans, Dominique, musicien classique de quarante ans, adepte des after en boîte dans sa jeunesse, n'a plus touché à la cocaïne. « Enfin... si... la semaine dernière lors d'une séance d'enregistrement à Paris, l'ingénieur du son en a proposé aux musiciens. J'ai pas pu résister. » Difficile de dire non quand on a déjà goûté aux délices sournois de la fée blanche... même quand on a arrêté. ■

Nota : les prénoms ont été modifiés



« Plus vous en prenez, ➡ moins vous êtes tolérants à ses effets négatifs... », explique le docteur Harbonnier.

« Une drogue dure très perverse »

Jean Harbonnier est psychiatre, spécialisé dans les comportements addictogènes. Au sein de l'Établissement public de santé mentale de l'agglomération lilloise, il est à l'origine du centre Boris-Vian, unité de soins et de traitements des pratiques addictives. Il évoque ces nouveaux usagers de cocaïne.

Ces dernières années, avez-vous constaté une diffusion plus large de la cocaïne ?

« Oui, de plus en plus de patients n'ont pas le profil des usagers classiques. Il s'agit de gens installés, venant même parfois de milieux très bourgeois. Ils viennent me voir et me confient qu'ils ne pensent plus qu'à ça, ou qu'ils consacrent trop d'argent à l'achat de cocaïne. Dans les entretiens que je mène, la cocaïne est très souvent associée au sexe, notamment dans les milieux homosexuels. C'est une drogue qui désinhibe, qui stimule la rencontre, et qui est un aphrodisiaque très fort. Elle se banalise dans les milieux festifs, mais aussi dans les soirées conviviales classiques. »

On entend souvent, chez les usagers : « L'avantage avec la cocaïne, c'est qu'elle n'entraîne pas de dépendance »...

« C'est toute la perversité de cette drogue. Au début, elle crée une illusion de gestion. Les gens ont l'impression de pouvoir contrôler leur consommation, car il y a peu de manque physique. Or, la cocaïne possède un effet bien particulier : la tolérance inverse. Plus vous en prenez, moins vous êtes

tolérant à ses effets négatifs, comme la déprime ou la paranoïa. Des cocaïnomanes viennent me voir, car ils se sentent très mal après une prise, ce qui n'était pas le cas au début de leur consommation. »

Existe-t-il des réponses médicales éprouvées pour sortir de cette dépendance ?

« C'est bien là tout le problème. Avec l'héroïne et l'alcool, la cocaïne peut être qualifiée de "drogue dure" en ce sens où l'addiction à ces produits est durable dans le temps et difficile à juguler. On se retrouve face à un problème très proche de l'alcool : excepté les thérapies basées sur la motivation, il n'y a pas de traitements efficaces comme les produits de substitution pour les opiacés. Aux États-Unis, où la cocaïne devient un phénomène de masse, les colloques tournent tous autour de la même question : en l'absence de ressources thérapeutiques, comment faire face à cette drogue ? »

Comment expliqueriez-vous le succès de cette drogue ?

« À l'image des dépendances au sexe ou au jeu, nouvelles addictions de Monsieur Tout-le-Monde,

elles aussi en plein boom, la cocaïne est en phase avec notre société de consommation. Dans un contexte général de recherche de sensations et d'expériences nouvelles, on préfère acheter ses plaisirs tout de suite plutôt que de construire son bonheur sur la durée. C'est le règne de "l'éclate" : on choisit des satisfactions immédiates plutôt que s'épanouir via le travail, la culture ou la famille. En amour, par exemple, on va préférer une relation amoureuse ponctuelle et sans lendemain, qui fait l'économie du lien. Dans un contexte économique difficile, dans une société basée sur la performance, qui préfère investir dans les jeux sur Internet plutôt que dans la culture, cela peut aussi se comprendre. »

— Centre Boris-Vian : 03 20 15 85 35 ; 19 bis, avenue du Président-Kennedy à Lille.
— Spiritek : 03 28 36 28 40 ou 03 28 31 19 19 ; 49, rue du Molinel à Lille.
— Drogues info service : 0 800 23 13 13 (appel gratuit depuis un poste fixe, et au coût d'une communication ordinaire depuis un portable en composant le 01 70 23 13 13). ■

Trafic et filières La région en plein carrefour

Sur la route entre l'Espagne, porte d'entrée de la cocaïne en Europe, et les Pays-Bas, connus pour leurs grossistes, mais aussi passage obligé pour fournir l'Angleterre, la région est une terre de transit pour les trafiquants de drogue.



En juillet à Dunkerque, dans un cargo en provenance du Venezuela, les douaniers trouvaient 260 kilos de cocaïne. Un record dans la région.

Simon Decressac, directeur adjoint des douanes de la région, balaie du regard la carte du Nord-Pas-de-Calais punaisée au-dessus de son bureau. « C'est simple, nous sommes pile au carrefour de deux axes de trafics, l'un en provenance d'Espagne vers les Pays-Bas, l'autre des pays de l'Est à destination de l'Angleterre. » L'année dernière, les quatre cents douaniers de terrain de la région ont intercepté 67 kilos de cocaïne lors d'une centaine de constatations. Leurs collègues de la police judi-

ciaire, 61,3 kilos. En 2009, 534 kilos ont été saisis dans le Nord-Pas-de-Calais par ces deux services qui réalisent la grande majorité des prises. Des quantités qui ne reflètent en rien l'évolution de la consommation des usagers et qui dépendent avant tout de la chance et du flair des douaniers et des policiers. Mais qui sont toutefois sans commune mesure avec celles observées il y a dix ans. Très aisée à transporter, moins odorante, pouvant rapporter gros avec de petites quantités (70 000 euros

pour un kilo), la cocaïne est plus difficilement décelable que le cannabis. « Et on s'en débarrasse plus facilement en cas de contrôle », ajoute Simon Decressac, qui constate le succès actuel de la cocaïne via la découverte de plus en plus fréquente de grosses quantités de... produits de coupage : caféine ou paracétamol pilé.

Les ports sous surveillance

Après avoir inondé et saturé le marché nord-américain, les cartels d'Amérique du Sud se sont lancés à l'assaut de l'Europe depuis une dizaine d'années. La marchandise débarque la plupart du temps sur les côtes africaines, passe en Espagne, avant de remonter par la route vers l'Angleterre et les Pays-Bas où elle sera prise en charge par des grossistes. Si les points chauds de la région restent l'A1, l'A2, l'A25 et l'A16, les plus grosses prises sont effectuées là où les trafiquants sont forcés de s'arrêter : dans les ports de Dunkerque et Calais. Transportée à bord de véhicules aménagés pour l'occasion avec double réservoir ou planque sous les sièges, la drogue peut être entreposée dans des caches très sophistiquées. L'imagination des trafiquants est sans limite : en septembre 2007, deux jeunes Tourquennois avaient été interpellés à Orly avec 33 kilos de cocaïne pure imprégnée dans le tissu de leurs vêtements. La technique plus culottée du « soyons naturel, n'ayons l'air de rien » existe également. Le 28 octobre, sur le site d'Eurotunnel, les gabelous ont découvert 13,5 kilos de cocaïne à l'intérieur d'un sac de sport... posé dans la cabine du chauffeur d'un poids lourd. ■

Un deal à double visage

Invisibles aux yeux de la police, les usagers occasionnels de cocaïne ne passent pas par les réseaux classiques. Leurs fournisseurs livrent en toute discrétion à domicile. Le deal de rue reste réservé aux toxicomanes non insérés socialement.

Selon que vous serez puissant ou misérable... « Si les nouveaux usagers échappent à toute statistique, c'est qu'ils sont rarement en demande de soins et qu'ils ne sont jamais interpellés par la police. » Le constat que fait Laurent Plancke, sociologue lillois spécialiste des drogues, est partagé par les forces de l'ordre, qui à demi-mot avouent leur impuissance à appréhender une nouvelle forme de

trafic. « Ce n'est plus l'usager qui va au dealer, mais l'inverse, confirme la sociologue lilloise qui a interrogé plus de quatre cents consommateurs de la métropole. Bien souvent le fournisseur est un ami, il vient livrer à domicile et participe lui aussi à la fête. Tout se passe en appartement. » Des amis revendeurs qui se fournissent directement auprès de grossistes « sûrs » en Belgique, et plus rarement chez des trafiquants à la périphérie lilloise.

Jean-Baptiste, graphiste lillois de vingt-six ans, usager occasionnel, confirme qu'il n'ira jamais s'approvisionner à deux pas de chez lui, porte d'Arras, le long de cette ligne dite « de la misère », connue et surveillée pour ses deals en tout genre : « J'aurais trop peur de la qualité du produit. » Il préfère appeler un copain « qui connaît des gens sûrs ». Téléphone, Internet... les prises de contact se font de plus en plus par le biais des réseaux sociaux, avec

des noms de code pour évoquer le produit : « C », « champagne », « matos »... Il semble déjà loin le temps où, fin 2004, la préfecture ordonnait la fermeture administrative pour trois mois de deux restaurants du Vieux Lille soupçonnés d'abriter un trafic de cocaïne. À l'époque, six établissements du même secteur étaient menacés de subir un sort identique. L'enquête n'avait finalement rien donné.

En toute discrétion

Désormais, les consommateurs aisés sont plus prudents, et les transactions se passent à domicile. Même les parkings des boîtes belges ne sont plus les hauts lieux de deal qu'ils ont été. « De toute façon, les gens arrivent déjà "chargés" », observe Hugo d'Alessandro, directeur de l'association de prévention Spiritek. « Ces consommateurs festifs sont invisibles aux yeux des policiers, car ils ne correspondent pas à l'image que ceux-ci ont des toxicos, souligne la sociologue lilloise qui a enquêté trois ans sur le sujet. Ils ne prennent aucun risque. Même s'ils assument leur consommation, ils ne veulent pas que ça déteigne sur leur identité sociale. » La crainte d'être taxé de drogué et celle de sniffer de la « blanche » trop coupée sont plus fortes que la peur du gendarme. Si, comme pour tous les stupéfiants, la consommation de cocaïne est punie d'un an d'emprisonnement et de 3 750 euros d'amende, l'incarcération reste exceptionnelle.

Les usagers précaires, ceux qu'on appelle « cocaïnomanes », souvent sous l'emprise de plusieurs drogues, se fournissent quant à eux auprès de réseaux traditionnellement spécialisés dans le cannabis et l'héroïne, qui ont depuis quelques années repris la cocaïne à leur compte. De nombreux toxicomanes financent leur consommation en faisant du trafic. Même en petite quantité, le dealer qui offre un produit stupéfiant à quiconque encourt jusqu'à cinq ans d'emprisonnement et 75 000 euros d'amende. « Ces petits deals de cocaïne, on ne les connaissait pas il y a dix ans », reconnaît Philippe Dassonville, chef de la division criminelle de la police judiciaire de Lille. Achetée 30 euros le gramme aux Pays-Bas, à moins de deux heures de route de Lille, revendue ensuite minimum 60 euros, coupée avec des produits bon marché... l'affaire peut s'avérer très vite juteuse et explique l'énorme « offre de rue » qui sévit à Lille par rapport à d'autres métropoles françaises. Avec moins de discrétion qu'en appartement. Le 30 juin 2011, Anthony, qui dealait au Faubourg des Postes pour une soixantaine de clients, s'est fait prendre en flagrant délit par la brigade des stupés. Condamné à deux ans dont une année avec sursis, il sortira de prison en juin. ■



Laurent Plancke, sociologue : « Les nouveaux usagers lillois échappent à toute statistique. »

Du lundi au vendredi
8 h 30 - 12 h / 13 h 30 - 16 h 30



1139236500 VO

Demandez
notre catalogue,
IL EST GRATUIT !



*Retrouvez-nous sur
votre smartphone !*

45, av. de l'Europe 59223 RONCQ (CIT)
Tél. : 03 20 01 06 06 - www.seton.fr

* Venez chercher votre cadeau en magasin muni de ce document. Offre réservée aux professionnels, valable jusqu'au 28 février 2012 et jusqu'à épuisement des stocks. 1 cadeau par entreprise. Editeur responsable : Elisa Gatineau - Brady Groupe SAS au capital de 4 397 894 € SIRET 383 064 557 00036 - RCS Rbx - Tg B 383064557. Imprimé en UE. Photos non contractuelles. CB0-A01-FR